

MERS EL-KEBIR ET ORAN

DE 1509 A 1608,

D'APRÈS DIEGO SUAREZ MONTANES.

(Voir aux 9^e et 10^e vol. de la *Revue*, les n^{os} de 52 à 57 inclusivement).

§ 2^e, LA RAZIA ESPAGNOLE A ORAN (*suite et fin*).

LA MARCHÉ.

Après avoir dépassé la porte d'Oran et défilé devant le Gouverneur, le détachement de razia se met définitivement en route dans l'ordre de marche suivant :

Chaque compagnie, au dire de notre auteur, chemine sur une file, derrière son capitaine et le porte-bannière, à la turque, ou comme les grues, selon son expression pittoresque. Le bagage, placé au centre, est flanqué à droite et à gauche par un même nombre de compagnies qu'on a eu soin d'égaliser pour avoir des fronts semblables dans les déploiements.

La nature exceptionnelle du terrain qu'on a généralement à parcourir rend la marche *par un* obligatoire : pour pouvoir circuler dans certains labyrinthes de broussailles, qui ne se présentent que trop souvent, il faut de toute nécessité que chaque compagnie présente le plus petit front possible, une file unique, dont l'homme de tête dirige la marche et choisit les passages les moins inextricables, suivi pied contre pied par ses camarades. Une compagnie qui s'avance dans cet ordre, figure bien, à distance, un long et mince serpent ondulant à travers les maquis.

Sur les ailes, marche la cavalerie, qui, à Oran était alors de deux escadrons seulement, dont les deux tiers des hommes conservaient l'ancien armement — lances, rondaches, cottes de maille — tandis que l'autre tiers portait l'arquebuse, cet ancêtre bien grossier du fusil de nos jours ; mais redoutable néanmoins

pour les indigènes, qui n'avaient pas encore l'usage des armes à feu.

L'extrême avant-garde se compose des *adalid* marchant en éclaireurs à une portée d'arbalète du gros de la troupe quand il fait jour, mais à une moindre distance la nuit, surtout si celle-ci est obscure. L'espion qui a indiqué la prise à faire est sous leur surveillance.

En somme, ils doivent toujours être en vue et à portée du chef de l'expédition pour l'informer immédiatement de tout ce qu'ils observent sur la route.

Quant au chef, lui-même, il est à l'avant-garde, au milieu du front des capitaines.

Un officier, que Suarez appelle *oficial de cabo*, veille au maintien de l'ordre à l'arrière-garde et tient le général au courant de ce qui s'y passe.

Notre auteur loue avec raison le silence absolu que les soldats espagnols observent dans les expéditions, silence tel, dit-il, que, si ce n'était le piétinement des chevaux et des mulets, leur passage ne s'entendrait pas plus que celui de l'oiseau dans l'air.

Les compagnies d'infanterie prennent rang dans la colonne selon leur tour de service : les premières à marcher sont sur les flancs, en dehors. Celles de Mers-el-Kebir ont toujours la droite, en marche comme en bataille, sans doute parce que cette place fut conquise la première; celles d'Oran et de ses forts arrivent ensuite, selon leur ordre. Enfin, les dernières troupes dans l'ordre de service sont à l'intérieur de la colonne et les plus rapprochées du bagage.

Les caporaux, à la tête de leurs escouades et intercallés dans les files que forment leur compagnies respectives, veillent au maintien de l'ordre et à ce que chaque homme emboîte bien le pas à celui qui marche immédiatement devant lui.

Les sergents, qui n'ont pas plus de place déterminée dans cette ordonnance, que dans les autres, vont d'un endroit à l'autre, pourvoyant partout au nécessaire, prévenant le désordre ou le réparant quand il s'est produit.

Dans cet ordre de marche, la plus grande fatigue est ordi-

nairement pour l'arrière-garde, qui doit prendre souvent le pas accéléré et même celui de course, à la sortie des défilés ou des fourrés de broussailles, pour conserver sa distance avec la troupe qui la précède.

« A l'heure de *l'Ave Maria*, quand vient la nuit, les fantassins mettent tous en même temps genou en terre, et l'on récite très-dévotement l'oraison qui est due à la Reine des Cieux. A la fin de la prière et avant de reprendre la marche, le capitaine général donne le mot, qui est un nom de saint à son choix; ce mot passe de la tête à la queue de la colonne pour revenir, comme contrôle, d'où il est parti, le tout à voix si basse que le silence réglementaire n'en est nullement rompu. Le même procédé est employé pour la transmission des ordres, en général.

« Ainsi en règle avec le ciel et dûment recommandés à Dieu et aux saints, leurs dévots intercesseurs, les soldats continuent leur route à la recherche de l'ennemi, toujours dans un parfait silence. Leur mutisme absolu n'est interrompu que par certains cris imités de la chouette (*carabo*), au moyen desquels on s'appelle et se répond, pour se reformer et se rapprocher, quand les difficultés du terrain ont amené quelque découpsu dans l'ordonnance ».

Cette singulière téléphonie est confiée aux soldats les plus expérimentés et les plus ingénieux; l'instrument à l'aide duquel ils l'exercent est la corne d'un veau d'un an environ, corne bien polie, dont l'ouverture est hermétiquement close par un bouchon où l'on ménage une petite ouverture comme un trou de flûte. Ils peuvent ainsi imiter les cris des *carabos*, ces chouettes qui se rencontrent aussi bien en Berbérie qu'en Espagne; et quelques-uns l'imitent si bien que les véritables chouettes s'y laissent tromper et viennent voleter au-dessus des virtuoses. Par ce moyen bien simple et dont l'ennemi ne peut deviner la véritable origine ni saisir la signification, on transmet tous les ordres nécessaires pour se rallier et serrer sur la tête de colonne, quand le besoin s'en fait sentir. Ces précautions minutieuses sont indispensables dans des entreprises dont l'âme est le secret et le silence; on ne néglige rien sous ce rapport,

à tel point qu'on a soin de ne pas emmener de chevaux ou mulets qui hennissent et que s'il s'en trouve cependant quelqu'un dans la colonne on le tue sur-le-champ.

« Car, ainsi que le dit fort bien le bon Suarez, en de pareilles occasions il faut que la langue se taise, que les pieds cheminent et que les mains besognent, pendant que leur propriétaire pense à Dieu et lui demande à la fois le pardon de ses péchés, la faveur d'une victoire et le retour sain et sauf à Oran. Aussi, dans le profond silence de ces marches nocturnes, avec l'incertitude qui plane toujours sur leur dénouement, chacun, selon sa dose de christianisme, redoute ou espère en Dieu, sachant bien qu'il peut y laisser la liberté, sinon la vie ou revenir blessé à mort à Oran, profits et reliefs les plus fréquents d'une guerre comme celle-là ! »

Naturellement, dans des marches de ce genre, on passe par les cantons les plus déserts, en dehors des routes et passages accoutumés, afin de ne point rencontrer d'indigènes, même soumis, attendu que ceux-ci ne se font point faute en pareil cas d'avertir secrètement le douar menacé. C'est pour cela qu'on fait souvent un détour de plusieurs lieues et, qu'ayant son objectif au Sud, par exemple, on marche d'abord dans l'Ouest pour reprendre ensuite, par un crochet la véritable direction. Si, malgré toutes ces précautions, on rencontre des mores et que la cavalerie ne puisse les saisir, on sait que dès-lors, l'entreprise est éventée et l'on fait demi-tour pour retourner à Oran.

Quand, au contraire, on réussit à s'emparer de ces sortes de gens, qu'on appelle *Mores de rencontre*, ils sont réclamés et tout ce qu'ils ont avec eux, par les capitaines généraux, en vertu d'un droit qui ressemble beaucoup au fameux *quia nominor leo*. Aussi, le digne Suarez en constatant que ces prises fortuites ont parfois plus de valeur que le produit même de la razzia qui est le but de l'expédition, s'indigne contre cet abus de la force et s'écrie :

« C'est chose contre toute raison et justice, c'est une convoitise démesurée de la part des gouverneurs d'agir ainsi ; et je ne sais quelle est la loi endiablée en vertu de laquelle ils s'approprient, dans ces circonstances, ce que le soldat a gagné à

coups de lance, au risque de la vie.... et même de l'honneur que l'on peut perdre si l'on mollit dans l'excès du péril ou si l'on s'y dérobe. Car, enfin, c'est du butin gagné en guerre ouverte par de vrais soldats libres et non par les esclaves et les valets du général, qui ne doit pas y avoir plus de droit que les autres. Autrement, pour rétablir l'équilibre, il doit prendre aussi sa part à des coups de lance, blessures et morts infligées aux hommes et aux chevaux, ainsi qu'il arrive en de pareilles occasions, où les Arabes se défendent courageusement, occasions qui rappellent le vieux proverbe de Castille : *Où l'on en donne* (des coups), *on en reçoit* (Donde las dan, las toman). »

Pour revenir à nos Mores de rencontre, disons que ceux qui se montrent de loin sont parfois les vedettes mêmes du douar où l'on va faire prise. S'ils se laissent voir prématurément, ils rendent service au détachement, qui rentre dès-lors sans plus de perte de temps. Mais quelques-uns, mieux avisés, dissimulent adroitement leur présence et laissent les Espagnols se fatiguer pour atteindre l'emplacement de l'embuscade de dépôt (Celada (1)). Ils vont même jusqu'à laisser en sortir la colonne d'attaque ; mais alors ils apparaissent tout-à-coup et crient à tue-tête en langue arabe, quelques-uns même en *al-jamia* (nous dirions en langue *sabir*) :

« Où allez-vous, cornards juifs ? Retournez à Oran. » Ceci bien entendu avec accompagnement de nombreuses épithètes de même nature désagréable.

Outre cette circonstance, il en est d'autres, en assez grand nombre, qui font avorter les razias : en somme, celles qui réussissent constituent la minorité.

Si l'expédition n'a pas été éventée jusqu'au moment d'entamer l'action, il y a encore une déception à craindre : c'est que le

(1) Nous avons déjà expliqué précédemment que la *Celada* ou embuscade de dépôt, était un bivac écarté où la colonne expéditionnaire, après s'être un instant reposée, laissait, sous une garde spéciale, tous les impedimenta, matériels ou personnels, et où l'on organisait la colonne d'attaque contre le douar, objet de la razia. Pendant le peu de temps qu'on y passait, le silence continuait d'être observé, on n'allumait aucun feu, quelle que fût la saison. En un mot, on s'y entourait de toutes les précautions que doit prendre un détachement qui veut surprendre et ne pas être surpris.

douar menacé ait changé de campement depuis le rapport de l'espion ou de l'adalid, ce qui arrive assez fréquemment. On trouve alors toute chaude, mais vide, la place que l'ennemi occupait la veille et qu'il aura quittée peut-être dans la nuit précédente, soit qu'il ait eu avis de l'approche des chrétiens ou seulement par suite des habitudes de locomotion de ces populations nomades.

L'ATTAQUE.

« Si enfin, aucun des empêchements indiqués ne vient entraver le corps expéditionnaire et que celui-ci parvienne à proximité des villages ennemis un peu avant l'aube, ce qui est le moment d'élection pour opérer une surprise, on ordonne une dernière halte, toujours dans le plus profond silence. A ce moment suprême, les Adalid se détachent pour reconnaître la position, en faire le tour, étudier la configuration du terrain et s'assurer notamment, s'il n'y a pas quelque ravin ou autre obstacle qui puisse gêner les approches. Ces explorateurs comptent les campements arabes, cherchent à deviner leurs forces, afin de rapporter des renseignements qui permettent de proportionner les moyens d'attaque à la résistance présumée et de déterminer l'importance de la réserve qui doit rester à portée et en vue de la colonne d'assaut, avec le Général et les munitions. On estime, en pareil cas, qu'il faut toute une compagnie pour investir un douar ordinaire.

« Donc, si l'on a affaire à trois douars, par exemple, on désigne un nombre égal de compagnies pour les entourer, chacune marchant sur une seule et longue file à la suite de l'Adalid qui lui a été donnée pour guide avec ses Almogataces. Les capitaines, ainsi qu'on l'a dit, vont en avant, à pied, armés de toutes pièces, la visière basse, le rondache au bras et l'épée nue à la main ; derrière eux, viennent les enseignes portant sur l'épaule leurs drapeaux ployés. Puis arrive l'infanterie mêlée d'arquebusiers et de piquiers. Les mèches ne sont pas allumées tout d'abord, afin de ne point se décèler à l'ennemi par l'odeur et la lumière. Mais nos gens munis d'armes à feu sont telle-

ment experts dans cet exercice que, le moment venu, tout s'enflamme à la fois, si bien que l'on croit voir jaillir un rapide et unique éclair. Tout cela jette naturellement le trouble parmi les Mores et permet à nos hommes de mettre d'autant mieux l'occasion à profit.

» Auparavant, comme on l'a dit, l'infanterie, par files doubles ou simples, se rapproche des douars qu'elle entoure dans le plus grand silence, sans que personne commence l'attaque, jusqu'à ce que les deux avant-gardes de capitaines et enseignes, se rejoignant par l'autre côté, aient formé le cercle. La cavalerie, à son tour, exécute un mouvement analogue, mais plus en dehors, afin de former un deuxième cordon concentrique au premier, se tenant prête pour recevoir à la pointe des lances les mores qui échapperaient aux fantassins; de sorte que, si cette manœuvre est bien faite, peu d'ennemis se soustraient à la mort ou à la captivité.

» Dans le bon temps de la garnison d'Oran, alors que j'y étais au service, les razias et les autres expéditions s'y faisaient avec une rigoureuse ponctualité, au prix des fatigues, des privations et des souffrances déjà mentionnées. Il nous est arrivé souvent alors — avant de pousser le cri de guerre *Santiago* ! — de demeurer immobiles et silencieux pendant plus de deux heures devant les douars investis qui ne se doutaient pas de notre présence. Mais, aujourd'hui, la plupart des soldats dégainent aussitôt que les files s'ébranlent, sans attendre que l'investissement soit complet, ce qui permet à l'ennemi de s'échapper par le côté demeuré libre .. (1). »

» C'est vraiment un saisissant spectacle que le tumulte qui s'élève au moment de l'attaque : au long et morne silence de la route, succède tout-à-coup, une immense clameur où dominant les cris adressés à Saint Jacques (*Santiago*), patron des Espagnes, mêlés des invocations faites à voix basse au Saint, dont le nom a été pris pour mot d'ordre et sert à se

(1) On voit que Suarez, en véritable vieux grognard, était tant soit peu *laudator temporis acti*, ce qui n'empêche qu'il y ait du vrai dans les reproches qu'il adresse ici à la génération militaire qui a suivi la sienne.

distinguer de l'ennemi et à ne pas s'entre tuer dans la bagarre ; ce qui pourrait surtout arriver, si la matinée était obscure et que le scintillement des cimenterres et des yatagans indigènes éclairât seul, pour ainsi dire, ces furieuses mêlées où l'on ne combat guère qu'à l'arme blanche.

» L'action est particulièrement chaude si les Mores appartiennent à l'élément aristocratique et que, par suite d'un investissement complet, ils se trouvent acculés sans retraite possible, circonstance qui ne contribue pas peu, on le pense bien, à l'acharnement de la lutte. Il faut voir alors le soldat chrétien, allourdi par une longue privation de sommeil, exténué par des marches forcées et qui, pourtant, doit tuer ou prendre un ennemi robuste, reposé ; il faut voir celui-ci, se précipiter hors de sa tente, l'écume à la bouche, la lance et le yatagan en main et se lancer comme un désespéré au plus épais de l'attaque, s'escrimant d'estoc et de taille sur toutes les faces. Il y a de ces indigènes qui, sans autre moyen de défense que les bâtons de tentes, frappent à droite et à gauche, brisant ainsi les piques, les épées et les lances des assaillants.

» Ici, résonne le cliquetis des armes offensives d'où jaillissent mille étincelles ; là, un de nos soldats lutte corps à corps avec un more de carrure athlétique, tous deux se trouvant réduits, par les chances du combat, aux seules armes de la nature. Ailleurs, des arabes, obstinés à ne pas se rendre, se réunissent en un groupe qui se couvre par des moulinets multipliés de lances et de glaives, si bien qu'il faut faire intervenir les piques pour les avoir prisonniers ou morts. On voit souvent alors des hommes et des femmes s'étendre à terre et simuler des cadavres. D'autres refusent absolument de se rendre, malgré les blessures qui pleuvent sur eux, et demandent la mort de préférence à l'esclavage. Sur un point, des femmes et des enfants pleurent ; sur un autre, des chrétiens et des mores en péril, invoquent simultanément le secours de leurs coreligionnaires, pendant qu'à plusieurs endroits les vainqueurs lient les mains aux vaincus qui se rendent, pillent les tentes, prennent les chevaux ou bêtes de somme pour y charger leurs prises. En même temps, les arquebu-

siers allument leurs mèches des deux bouts, sauf à ne faire feu qu'en un cas d'extrême nécessité et prêts à se mettre en retraite, si d'autres mores du voisinage surviennent à la rescousse, en vue surtout de sauver le butin.

» En somme, la mêlée est telle, que si le regard avait assez de puissance pour en embrasser l'ensemble, on y retrouverait la série complète des incidents caractéristiques des luttes de ce genre, lesquelles, après tout, ne sont qu'une suite de duels où l'obscurité du crépuscule et le pêle-mêle des combattants, paralysent l'action des armes à feu, dont on ne pourrait se servir sans risquer de tuer quelqu'un des siens. Aussi, attend-on pour en faire usage, que le jour arrive et permette de distinguer l'ami de l'ennemi. Il est vrai qu'alors on s'en retourne à Oran et qu'on n'a pas davantage l'occasion de tirer, les mores qui viennent d'être échaudés ne songeant guère à insulter la colonne en route ni même à s'en approcher. Aussi, on ne s'occupe plus d'eux et l'on s'en va à son aise.

» Ainsi se passent les choses dans le cas d'une razia proprement dite exécutée sur des tribus peu fortes et que l'on a pu surprendre. Mais il n'en est pas de même, si l'on s'en prend à de puissants douars qui peuvent lutter avec la garnison d'Oran et qui ont si bien le sentiment de leur force, qu'ils osent planter leurs tentes à la portée de la place, se contentant d'échelonner leurs divers campements partiels, comme les anneaux d'une chaîne; afin de donner plus d'efficacité à la défense. Quant à ceux-là, si le Général entreprend de les châtier, il n'y procède point par le système exposé tout à l'heure; il les attaque avec tout son monde formé en une colonne serrée, où les seuls capitaines marchent isolés un peu en avant au moment de l'assaut; le sergent-major de bataille détache de la queue de la colonne le quart des files de l'infanterie et de la cavalerie, pour en constituer un corps de réserve où il fait rester les bannières avec le fanion du Commandant en chef. Ce corps garde le Général et le bagage.

» Cette arrière-garde se rapproche peu à peu des premières tentes et du champ de bataille, où combat le reste de la colonne qui l'a précédée. Là, le Général fait halte, s'affermi

dans sa position d'où, quand il le juge convenable, il rallie son monde au rappel des trompettes et des tambours.

» Dans ce genre d'attaque, on aborde l'ennemi tambours battant et trompettes sonnant, mèches allumées avec leur feu bien en évidence, car il n'y a pas à se cacher comme dans la razia et l'on fait le plus grand bruit possible pour animer les siens et intimider l'ennemi. On ne fait pas de prisonniers et l'on égorge jusqu'aux animaux ou du moins on leur coupe les jarrets.

» Il va sans dire, qu'on ne laisse aucune embuscade de dépôt derrière soi, tout le monde sans exception marchant ensemble et concourant à l'attaque de la manière qui a été dite. Naturellement, dans de pareilles bagarres, l'avant-garde et les capitaines qui la précèdent courent de grands dangers, moins de la part de l'ennemi que du feu de leur propre arrière-garde dont les hommes, quoique placés en queue, veulent faire feu aussi et tuent plus souvent des chrétiens que des mores.

« En outre..... »

Ici, s'interrompt brusquement le chapitre que Suarez a consacré à la guerre d'Oran ; par bonheur, la lacune ne peut être ni grande ni importante. Ce qu'on vient de lire prouve, en effet, que l'essentiel a été dit sur la matière, puisque nous avons pris la colonne expéditionnaire espagnole à Oran même, que nous avons assisté à sa formation, à l'inspection, au défilé, au départ ; et que, l'ayant suivie sur toute sa route, nous l'avons vue enfin aux prises avec l'ennemi et même à son retour après la victoire.

Il ne reste plus pour épuiser le sujet qu'à montrer en action, par divers exemples, la pratique des opérations dont notre auteur a si minutieusement exposé la théorie ; c'est ce que nous ferons dans le chapitre suivant, qui sera consacré à l'analyse de quelques bulletins de razias exécutées par les gouverneurs d'Oran, entre les années 1543 et 1656.

A. BERBRUGGER.